

vaste, et la besogne assez considérable pour nous y limiter présentement. Serait-ce trop demander que de souhaiter l'ouverture, dans le *Courrier Musical*, d'une enquête spéciale sur ce sujet dans le but de rechercher les meilleurs moyens de parvenir au résultat désiré? Notre excellente revue, qui est toujours à l'avant-garde des bons combats, peut accomplir un bien immense en suscitant un mouvement d'opinion qui finira par triompher, espérons-le, de l'indifférence néfaste et de la routine paralysante.

E. GIOVANNA.

L'ÉCOLE DES AMATEURS

PAR

Jean d'UDINE

V

MÉLOMANES ET MÉTAMUSICIENS

Dimanche, 19 novembre 1905.

C'est aujourd'hui dimanche et le temps est affreux. Voulez-vous me permettre mon cher oncle, de venir causer longuement avec vous, puisque la Faculté m'en laisse le loisir. Notre correspondance n'a guère dévié jusqu'à ce jour des questions purement esthétiques. Mais je sens que certains liens se sont établis entre nous deux, qui nous unissent étroitement; les amitiés intellectuelles peuvent donc être aussi fortes que des amitiés sentimentales?... A coup sûr j'éprouve maintenant à votre égard la confiance absolument sincère que vous me demandiez il y a trois mois et je veux vous parler de deux familles dont j'ai fait ici la connaissance par des camarades de cours, et des sentiments qu'elles m'inspirent, lorsque je passe la soirée à l'un ou l'autre de leurs foyers.

L'une de ces maisons ne se compose que de deux personnes : un ingénieur et sa femme. Ils n'ont pas d'enfant, ne sont ni vieux, ni jeunes, possèdent une assez forte aisance et consacrent à la musique la plus grande partie de leur temps et de leur fortune. Il est probable que ce genre de ménages doit se trouver dans bien des villes de province. Je me rappelle vous avoir entendu dire un soir à table, chez mes parents, que la grande force des romanciers tient précisément à ce qu'il n'y a rien d'unique sous le soleil et qu'en décrivant, dans un livre, un cas, un site, un type particuliers, on évoque dans l'esprit de chaque lecteur d'autres événements, d'autres individus, d'autres paysages presque semblables, dont ce lecteur a lui-même la connaissance. Je me souviens même que vous nous disiez en avoir eu, pour la première fois, la perception très nette un jour où, vous reposant à l'ombre des arbres, sur les remparts qui entourent la citadelle de Liège, vous aviez éprouvé l'illusion presque absolue de vous retrouver sur les fortifications de je ne sais trop quelle ville bretonne, où vous avez passé votre enfance. Vous en concluiez que pour émouvoir et se faire bien comprendre, il est bon de ne pas spécifier par trop de détails l'endroit ou le personnage que l'on décrit, afin de laisser un jeu plus libre et plus intense à l'imagination du lecteur. A l'exemple des romanciers je devrais, à vous en croire, pour vous bien faire connaître mes nouvelles relations, ne point vous en dire trop long sur leur compte. Mais, d'autre part, je viens de lire dans les *Vies imaginaires* de Marcel Schwob, — un livre étrange; vous le connaissez sans doute! — que la partie artistique d'une biographie ne peut jamais résider que dans des

détails individuels et typiques. Comment concilier ces deux données contradictoires, qui me semblent vraies toutes deux ? Sans doute ne sont-elles inconciliables qu'en apparence ; mais tout de même l'art est bien difficile ! Et quelles leçons d'indulgence nous retirerions de l'analyse de ses procédés, si nous étions raisonnables ! N'est-ce pas mon oncle ?...

Excusez cette digression et revenons à mes nouveaux amis.

L'ingénieur est un bon vivant, trapu, robuste, optimiste et d'une bienveillance universelle, qui se traduit, en musique, par un éclectisme extraordinaire. Je ne lui ai jamais entendu dire qu'il détestât une œuvre quelconque. Sans doute il a des préférences marquées ; il chante certains auteurs plus souvent que d'autres, mais je demeure incapable de comprendre ce qui dirige son choix, et, sous ce rapport, je suis souvent très déconcerté. Vous vous entendriez fort bien avec lui, encore qu'il me paraisse avoir l'esprit plus simple que le vôtre. Car il m'est permis de vous dire, sans vous froisser je pense, que, si vous vous laissez guider dans vos préférences artistiques par vos émotions, vous apportez du moins à vous justifier après coup une subtilité et une dialectique terriblement... compliquées. J'ai donné à lire quelques-uns de vos ouvrages à ce monsieur. Il me les a rendus, en disant avec un bon sourire : « C'est très bien ce qu'il raconte là votre oncle, mais ce n'est pas la peine de démontrer avec tant d'ardeur le droit que nous avons de suivre nos goûts individuels. C'est évident »... Pas si évident que cela tout de même, puisque vous rencontrez tant de contradicteurs ! Mais mon ingénieur a pour sa cause des arguments moins profonds et plus directs que les vôtres : une voix adorable et une bonhomie désarmante. Et quand il soutient que la musique d'Augusta Holmès est plus belle que celle de César Franck et que celle de Wagner, ce qui est son dada, — il appelle même cette défunte mélodiste, l'Archange, — pour peu que vous le contredisiez, il vous chante, avec tant de flamme et de tendresse, la *Berceuse* ou la *Sérénade Printanière* que vous n'osez plus dire non. Sa femme affiche les mêmes idées que lui, sans posséder autant de charme, ni comme causeuse, ni comme musicienne. Elle joue du piano avec beaucoup de virtuosité, mais un peu sèchement, et ses démonstrations ne sont nullement péremptoires. Ceci prouverait assez le rôle prépondérant de la sensation dans les émotions artistiques ; et je ne crois pas vous fâcher en vous disant que la voix de mon hôte du dimanche soir (il reçoit tous les huit jours une quinzaine de personnes, et j'y vais encore tout à l'heure) a plus fait pour m'acheminer vers votre subjectivisme que tous vos raisonnements.

La semaine dernière il avait organisé pour le samedi soir un Concert-Bal avec le concours de quelques amateurs. Comme pièce de résistance on avait inscrit au programme la *Marche à l'Etoile* de Fragerolle, avec ombres chinoises. Ludovic, qui est intransigeant, m'engageait à ne pas aller me fausser le goût par l'audition d'une telle musique ; mais vous m'avez suffisamment catéchisé pour que désormais je ne m'absentienne de rien connaître. A quatre heures, en sortant de la Faculté, j'ai donc passé par le salon du Grand-Hôtel où l'on répétait le concert. La salle était sens dessus dessous. Des balayeurs et des frotteurs bouscullaient les chaises en désordre. Au fond de la vaste pièce, sur l'estrade barrée d'une cloison de sapin, où l'on clouait des tentures, les machinistes essayaient leurs projections. Et dans un coin obscur, où vacillait la flamme de deux bougies, la pianiste accompagnait mon aimable baryton. Quand je suis entré, il lançait à pleine voix cette phrase que je n'avais jamais entendue : « Pêcheurs, vous qui prenez pour guides les étoiles. » Je ne puis vous dire l'effet extraordinaire que m'a causé cette mélodie, sortant de l'ombre, si pleine, si sonore, se développant avec une ampleur si solennelle et si passionnée ! J'ignore ce que vaut au point de vue technique la musique de Fragerolle, mais je suis bien sûr que les sons entendus

l'autre jour m'ont causé une impression très profonde et je commence à croire, avec vous, que c'est bien là, et essentiellement, la jouissance d'art, contre laquelle ne prévaudront jamais les « portes » du dogmatisme.

Quoiqu'il en soit, je passe des heures charmantes dans le salon de ce ménage accueillant. On y aime la poésie et la peinture presque autant que la musique. Mais, malgré tout, je sens parfois qu'il y a dans cet amour quelque chose d'un peu superficiel, que le sensualisme y joue un rôle trop exclusif. On s'y désintéresse de l'histoire de la musique, on n'y apporte aucune préoccupation analytique. C'est pourquoi je fréquente, avec moins de plaisir peut-être, mais plus d'intérêt, chez les cousines de mon ami Ludovic. Elles sont quatre. Toutes chantent et jouent d'un ou de plusieurs instruments. Leur frère, qui achève ses études de médecine, compose des mélodies très compliquées et leur mère, veuve depuis plusieurs années, couve d'un regard émerveillé cette nichée de musiciennes, dont elle fait toutes les volontés. Je ne crois pas qu'elles soient dans une situation bien brillante, mais chez elles tout est sacrifié à la musique ; on se priverait plutôt de dîner que de ne pas recevoir du monde deux ou trois fois par semaine, pour jouer de la musique, pour en parler surtout.

Ici c'est presque le contraire de l'autre salon, dont je vous entretenais tout à l'heure : les voix sont plutôt laides, les archets de toutes ces violonistes, altistes ou violoncellistes bien grinçants. L'éclectisme est banni de la demeure et remplacé par un sectarisme d'ailleurs fort éclairé. Des revues musicales traînent sur le piano, mélangées à des traités d'harmonie et de composition, à des portraits de Schumann, de César Franck, de Claude Debussy découpés un peu partout. On ne doit pas avoir beaucoup d'ordre chez ces dames et peut-être n'y choisirais-je pas une épouse, si j'étais en âge de me marier. Mais j'apprends des quantités de choses auprès d'elles, car leur instruction artistique est étendue ; elles *savent* vraiment la musique, connaissent mille anecdotes sur l'histoire des compositeurs, et des dates, des dates, des dates !... Par exemple elles sont féroces contre tout ce qui leur paraît inférieur dans leur art. Elles proscrivent implacablement Massenet et Saint-Saëns et ne jouent que les grands classiques, Schumann, les russes, Moussorgsky surtout et les œuvres de Ravel et de Debussy. Je me dis même, quelquefois, lorsque je les entends écorcher des quatuors très difficiles ou des partitions très ardues, qu'elles feraient mieux de s'attaquer à des morceaux moins profonds, mais plus conformes à leurs moyens et je regrette presque alors mon ingénieur et ses jolies romances d'Holmès. Mais quand je les vois ensuite commenter avec tant de passion les pièces qu'elles viennent de massacrer, elles sont si ardentes toutes les quatre, — je puis dire toutes les cinq, car la mère, qui n'y connaît pas grand'chose, se met volontiers de la partie, — quand je les vois piailler avec tant de compétence leurs comparaisons savantes, juxtaposer les harmonies de celui-ci et celles de celui-là, jongler avec les écoles, écheniller les œuvres sans élévation, découvrir dans la musique des correspondances et des symboles innombrables et même qualifier le scherzo de la neuvième symphonie de Beethoven de *Chevauchée des Étoiles*, j'ai beau me dire que les sonorités produites par elles devant leurs pupitres ne me paraissent pas admirables, je trouve tout de même les autres amateurs de ma connaissance bien petits garçons devant elles, et, pour parler l'argot de mes camarades, « elles m'en bouchent un coin ! »

Le carabin est moins exalté que ses sœurs. Quelquefois il tempère leur ardeur de dénigrement ou d'enthousiasme. Je crois ses compositions fort intéressantes, bien qu'un peu subtiles. Et malgré qu'il paraisse très éloigné de vos idées, je lui montrerais volontiers vos lettres, si vous me le permettiez, parce qu'il donnerait, j'en suis sûr, un corps aux objections qui se dressent encore dans mon esprit contre votre système et qui m'inquiètent. Mais pour rien au monde je ne lirais une seule épître de

vous à ces demoiselles. Elles en riraient, j'en suis sûr, à gorge déployée. Je sens qu'elles auraient tort. Au fond vous avez réfléchi mille fois plus qu'elles à tous les problèmes de l'esthétique, et je souffrirais de leur ironie, car je vous aime.

Dites-moi donc ce que vous m'engagez à faire ; si vous trouvez bon que je continue à me rendre fréquemment dans ces deux familles. N'oubliez pas non plus de répondre à cette question que je me posais tout à l'heure : vaut-il mieux jouer médiocrement de la musique plus belle, mais plus difficile, ou exécuter en perfection des ouvrages plus simples, mais moins profonds, et moins nobles ? C'est un point qui intéresse plutôt les amateurs-exécutants que les amateurs-auditeurs de mon espèce ; j'aimerais pourtant à connaître votre opinion là-dessus.

Paris, le 1^{er} décembre.

Mon cher neveu, de peur de l'oublier, je réponds d'abord à la question par laquelle se termine ta dernière lettre.

Il me semble qu'il faut établir une distinction très importante entre deux cas : celui où l'on fait de la musique pour soi-même, entre soi, et celui où l'on fait de la musique devant des auditeurs et pour leur plaire. Dans le premier cas, on peut évidemment jouer tout ce que l'on veut, même des œuvres très difficiles, au risque de les massacrer. C'est même ainsi que l'on réalise des progrès comme exécutant, à la condition, bien entendu, que l'on s'applique à se tirer le mieux possible de tous les passages périlleux. Mais il est de politesse élémentaire de ne condamner personne à entendre des morceaux que l'on est incapable de jouer, sinon d'une manière parfaite, du moins avec une virtuosité suffisante et des qualités qui en rendent l'audition plaisante. Il n'y a pas besoin d'être grand clerc pour s'en rendre compte, ... et pourtant !.. Combien de personnes, ayant un cadeau à offrir, cherchent « quelque chose qui fasse de l'effet », au lieu d'avoir l'esprit de donner plutôt un objet simple, mais exquis dans son genre ! Si vous ne pouvez disposer que de dix francs en faveur d'un ami, choisissez un bibelot qui puisse être parfait pour dix francs et non point un article dont les exemplaires de belle qualité valent deux ou trois louis. Il y a très peu de gens à comprendre cela et c'est probablement aussi pourquoi tant de musiciens nous condamnent à leurs sonates ébouriffantes... et médiocrement rendues, comme si telle page limpide de Schumann ou de Mozart, tel menuet de Lulli, telle petite pièce de Borodine, proprement présentés, ne feraient pas mille fois mieux notre affaire ! Et comme si, pour être belle et profonde, une œuvre doit être forcément compliquée !... Mais non ! il s'agit toujours « d'épater » son prochain par un *grand* gâteau, un *grand* cache-pot, un *grand* morceau ! On n'épate personne et le monde est rempli de médiocrités.

Mais parlons plutôt de tes nouvelles connaissances. Certainement, mon cher neveu, certainement, il faut continuer à te rendre dans ces deux maisons. Mais prends-y bien garde, dans les deux ! Elles se complètent, et chacune d'elles, fréquentée seule, pourrait être d'un exemple dangereux. Ton ingénieur est un mélomane, comme on disait jadis, et les cousines de ton ami Ludovic me paraissent de savoureuses pécores. J'aimerais à les scandaliser de mon bon gros bon sens bourgeois, et vais te dire le qualificatif qui leur sied.

Il y a quelques années, un jeune auteur préparait un volume sur la *Métamusique de Beethoven*. Infortuné Beethoven ! j'espère pour sa mémoire que ce livre n'a point paru. Sans doute on nous y aurait entretenu de la Symphonie avec chœurs et l'on nous y aurait parlé, comme tes demoiselles, de la chevauchée des étoiles, ou, comme il signor Ricciotto Canudo, de la Volonté d'amour des atômes. Je doute que le grand symphoniste ait voulu confier à sa musique de telles billevesées. Mais, s'il n'y a pas

de métamusique, il y a sûrement des métamusiciens. Il y en a même beaucoup aujourd'hui. Il y a des métapeintres aussi. Pauvres artistes, disons mieux, pauvres cerveaux, qui ont dépassé le monde des sensations, si puissamment expressif quand il demeure perceptible et concret, sortes de désincarnés vivants, qui, semblables aux idoles du psalmiste ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent pas, spirités de l'art, confondant le joli qu'ils méprisent et le laid qui ne les choque même plus, pour courir après le rare, le sublime, l'impondérable et qui quêtent des rapports extraordinaires entre des quasi-néants...

Tes amies sont des métamusiciennes. Je suis certain qu'elles ne demandent à la musique que des joies abstraites. Pourquoi veux-tu qu'elles s'efforcent de produire des sons agréables ? Les sons pour elles ne sont que des signes, l'idée est tout. L'idée est beaucoup pour l'homme, assurément. Il est extrêmement intéressant et souhaitable de la rencontrer dans l'œuvre d'art. Mais l'idée n'entre pour rien dans le caractère artistique d'un ouvrage. Fais-toi jouer par Ludovic n'importe quelle pièce de Mozart, l'andante de la neuvième sonate, par exemple. Cette adorable phrase en mi bémol n'a aucun sens littéraire, aucune portée sentimentale. Artistiquement elle est aussi grande, aussi belle, aussi complète que la mélodie d'Orphée, saluant avec mélancolie le divin sourire des Champs-Élyséens, ou que le quatuor de Beethoven dont les sonorités symboliques répondent à l'angoissante énigme : « Faut-il ? il faut ! » Artistiquement, la *Viande de boucherie*, de Rembrandt, est aussi complète, aussi belle, aussi grande que les *Pèlerins d'Emmaüs* ; et si, comme hommes, nous pouvons trouver une joie plus étendue à la philosophie de la *Sixtine* ou de *Parsifal* qu'aux simples sensations d'une nature morte de Chardin, ou d'un trio de Rossini, comme artistes nous ne saurions établir d'autre hiérarchie entre toutes ces œuvres qu'en interrogeant notre volupté personnelle. Tes jeunes amies se préoccupent uniquement de la forme et de l'idée. Elles n'agaceraient bien et je te demande la permission de ne pas les aller voir. Toi, vas-y tout de même. Tu profiteras de leur contact comme curieux, sinon comme artiste ; car, tu le dis fort justement, elles *savent* la musique.

Je t'accompagnerais plus volontiers chez l'ingénieur et sa femme, qui la *sentent*. Ici c'est l'écueil tout contraire, et tu l'as flairé : la sensualité débordante obnubile un peu le bon goût, — le fameux bon goût ! Je te l'ai déjà dit, le plaisir sportif qu'ils éprouvent à bien réussir une exécution musicale enlève tout discernement à beaucoup de musiciens. Je ne sais qui racontait de Rubinstein : « Le matin, quand il se lève, il se met au piano, joue une gamme, et comme il la joue bien, il la trouve belle et l'écrit sur du papier à musique. » Combien je connais de personnes qui aiment ainsi, indifféremment, tous les morceaux qu'elles exécutent et les aiment d'autant plus qu'elles ont eu plus de peine à les apprendre. À cet égard la plupart des musiciens d'orchestre témoignent d'une absence totale de sens critique, j'entends ceux-là même qui appartiennent aux meilleurs orchestres symphoniques. Pour peu que l'on cause cinq minutes avec eux, on demeure effondré de leur manque de discernement, Le seul point qui les frappe est toujours l'intérêt mécanique, l'écriture des œuvres.

Ton chanteur, que je devine, artiste et charmant garçon, aurait un goût plus sûr, un plus juste souci de comparaisons, des tendances plus hautes, s'il possédait une moins jolie voix. Et je parie que si l'on te jouait la *Marche à l'Etoile*, tu t'émerveillerais moins de la phrase des Pêcheurs. Dépouillée du prestige que lui donnent ton baryton et l'ombre propice d'où elle émergeait l'autre jour, elle ne t'apparaîtrait plus que comme une inspiration gracieuse et facile. Il n'empêche d'ailleurs, mon cher neveu, que le grand souffle dont tu te sentis enveloppé lorsque cette apostrophe lyrique t'atteignit pour la première fois, constitue, comme tu le dis fort bien, l'essence même de la jouissance esthétique, et c'est pourquoi je me plais toujours à répéter

qu'il n'y a pas d'œuvre d'art en soi, que c'est à chacun de prendre son plaisir où il le trouve. Seulement si ton mélomane le cherche dans Holmès, je demande à ne point l'imiter. Et si tes métamusiciennes jouissent de leurs lectures théoriques et de leurs abstractions, je ne discute pas non plus la légitimité du plaisir *intellectuel* qu'elles y trouvent. Je conteste formellement, en revanche, que ce soit un plaisir *artistique*.

Sur les trente-deux Sonates de Beethoven

À propos des Concerts Risler

M. Edouard Risler inaugurait le 28 octobre la série des neuf séances qu'il consacre à l'audition intégrale des sonates pour piano de Beethoven, quelques semaines avant que M. Colonne n'ouvrit l'ère des Symphonies et M. Parent celle de la musique de chambre. Cet effort gigantesque n'avait point été tenté, je crois, depuis Rubinstein dont le souvenir trouble encore à cette heure une génération qui décline et dont le regret pesait comme un péché originel sur notre jeunesse. M. Risler l'a rachetée sans souffrance, car ses labeurs restent inconnus et son chemin est triomphal. Par le miracle du geste, il ressuscite toute une vie, la plus ardente, la plus tragique des vies humaines, et c'est à elle qu'une foule vient après cent ans demander le souffle qui ranime et le secret de notre mystère.

Certes, s'il est vrai que la musique exprime non pas le type éternel des choses, comme la poésie et les arts plastiques, mais l'âme du monde elle-même, nulle musique ne nous parle et ne nous convainc plus directement que celle de Beethoven. « Je sais, disait-il, que Dieu est plus près de moi dans mon art que des autres. » Fermée aux apparences sensibles, fille de la contemplation et du rêve intérieur, elle est tous nos instincts, toutes nos passions, tous nos désirs, elle est le rythme même des forces obscures qui créent la vie. Et c'est sans doute dans les sonates pour piano qu'il faut chercher le plus pur de l'âme beethovenienne, dans ces sonates « dont il parlait avec plus d'amour que de la plus grande de ses symphonies », où sa destinée se reflète et par quoi il s'est entièrement révélé à nous. Le piano où l'on improvise (et chez Beethoven l'improvisation est une des formes les plus naturelles de l'activité) ne demeure-t-il point, pour ceux dont l'œuvre n'est qu'une harmonieuse effusion, le confident le plus proche et le plus fidèle, l'interprète le plus immédiat d'une idée soudaine, pressée de se réaliser dans l'expression ? Puis, entre les crises plus lointaines des XVII quatuors et des IX symphonies, les trente-deux sonates ne sont-elles pas la substance même de la vie de Beethoven et n'expliquent-elles pas la loi d'une évolution que la mort seule put interrompre ? Cette existence résume toutes les autres ; c'est l'incessant combat de l'homme pris entre ses aspirations et son destin. Beethoven rêve l'humanité heureuse, la souffrance abolie, la liberté, la joie ; il est immensément bon et immensément naïf, mais non pas à la manière d'un César Franck dont le mysticisme finalement se résigne et se fige dans la langueur de l'estase ; il a cette naïveté sublime qui suscite des Croisades, celle d'un Christ qui conquiert le monde par la force patiente de sa douceur divine mais qui meurt pour vaincre et dont le dernier soupir ébranle la terre. Il ne cessera jamais de se chercher, parce que, selon le mot de Pascal, dès la première heure il s'est trouvé. Il tend à l'universalité par l'élargissement progressif de son génie, au-delà des formes, au-dessus des formules et contre les lois mêmes de la matière, il est intelligible à tous les hommes et parle pour tous les temps. Car si la pensée de Bach est infiniment diverse et si elle régénère le style contrapontique, du moins elle ne s'en affranchit jamais. La fécondité d'Haydn apparaît